

# X R E S I S T A N C E

-----  
BULLETIN BIMESTRIEL N° 19 -

Décembre 1.951

-----  
LA VIE DU GR UPE



La prochaine réunion aura lieu au début de 1952 et sera fixée dans le prochain bulletin.

Nous espérons qu'une conférence intéressante pourra être organisée

-----  
UN AN A AUSCHWITZ ET BUCHENWALD

par E. DOUCET ( 1906 )

Nous donnons ci-dessous la causerie du Camarade DOUCET sur son séjour dans les camps allemands de Mai 1944 à Mai 1945, dont le début a paru dans le bulletin n° 17.-

-----  
Cotisations:

Certains camarades du Groupe n'ont pas encore payé leur cotisation (200 francs). Prière d'envoyer un virement postal ou un chèque bancaire à l'adresse suivante :

André METZ  
8, rue Vèzelay - Paris 8°  
C. C. P. Paris 577 - 126

compte spécial du Groupe X Résistance - ne pas libeller le chèque au nom du Groupe qui n'est qu'une fraction de l'Association des X, et qui n'a pas d'existence légale propre.-

**X R E S I S T A N C E**

5, RUE DU HAMEAU  
92190 MEUDON

.../...

UN AN A AUSCHWITZ ET BUCHENWALD ( SUITE )11 - Le Séjour à Auschwitz.--a) Les formalités de l'entrée au camp.

Ces formalités, assez nombreuses, n'ont qu'un seul but : transformer l'arrivant en un simple numéro, sans attache matérielle avec son passé, sans espérance en l'avenir. Pour atteindre ce but le personnel utilisé était uniquement formé par des détenus - des Juifs par conséquent - venus des quatre coins de l'Europe, strictement soumis aux SS et partageant avec eux les petits profits : montres, alliances, monnaies diverses, obtenus des arrivants sous la menace d'être envoyés à la chambre à gaz.

Dès le soir de notre entrée, nous sommes numérotés et tatoués au bras gauche. Formés par ordre alphabétique en une longue file silencieuse nous sommes introduits dans une grande baraque vide. Tout y est noir et seules deux petites lampes électriques suspendues à un long fil trouent l'obscurité. Elles éclairent l'atelier de tatouage formé par trois détenus dont un fait l'appel, un autre tatoue sans douleur avec un appareil électrique perfectionné à haut rendement et le dernier vérifie enfin le numérotage. Ces détenus - trois Juifs - nous insultent copieusement en un Français impeccable. Ils nous parlent de Paris, de ses plaisirs faciles, de ses nuits crapuleuses .... De notre part, silence complet. Pas une réponse. Mais peu à peu le désespoir atteint les âmes les mieux trempées.

Puis une longue attente dans une salle, d'ailleurs convenable, nous est imposée. Certains de nos camarades reçoivent nos déclarations d'Etat Civil, mettent nos bijoux (montres, alliances) dans des sacs en papier fort bien préparés et encaissent l'argent que nous pouvions encore posséder.....

Entre temps, nous cherchons à apaiser notre soif qui reste inextinguible. D'une part, nous pouvons acheter un quart d'eau pour 20 francs aux détenus employés du camp et d'autre part, après maintes demandes nous pouvons accéder à des robinets... L'eau est mauvaise, interdite par l'Administration soucieuse de la santé de ses détenus. Mais peu importe, nous buvons.. La soif est présente, la maladie possible est éloignée.....

Puis nous donnons nos vêtements. Ils sont soigneusement mis dans un sac en papier. Toutefois aucun numéro, aucun signe de reconnaissance n'est écrit sur ce sac.. Il faut l'admettre, nos vêtements sont perdus et avec eux un peu de notre personnalité s'en va.....

Nous nous formons en une longue file d'hommes entièrement nus, maintenus debout, dans un long passage pourvu d'une grande porte fréquemment ouverte. Nous défilons devant quelques scribes chargés de préciser les motifs de notre arrestation, notre profession et de

compléter notre dossier d'identification. Attente longue, pénible. Certains camarades restent ainsi plus de 24 heures, debout, nus. Une ration de soupe nous est cependant servie en même temps qu'aux scribes. Un litre de liquide chaud avec quelques légumes. On nous la sert dans une sorte de saladier en faïence. Nous n'avons pas de cuiller, mais nous l'avalons avec plaisir. Plus de quatre jours s'étaient écoulés depuis notre dernier repas à Compiègne.

Un dernier examen avant d'entrer dans l'atelier de tonte. Un détenu examine -en connaisseur- toutes les cavités naturelles et fait présenter les appareils dentaires.....

Nous entrons enfin dans l'atelier de tonte : vision extraordinaire. Une douzaine d'hommes nus, accroupis, assis ou juchés sur des tabourets. Devant chacun d'eux, un tondeur pourvu d'un appareil électrique analogue à celui qui sert à tondre les chevaux. Cheveux, moustaches, barbes, poils diversement répartis sont coupés avec un soin extrême. Ciseaux de coiffeur, rascirs à lames sont utilisés pour parfaire le travail. De notre système pileux ne restaient vraiment que les sourcils encore ne fallait-il pas qu'ils soient trop abondants et broussailleux.

En sortant de cet atelier, nous passons à la douche. Eau bien chaude, impression réconfortante..... A la sortie, touche par un tampon imbibé d'huile désinfectante aux points où il y avait eu des poils. Et nous quittons la pièce chaude pour entrer dans un long corridor parcouru par un vent froid violent sans avoir été essuyés.

Nous étions ainsi matriculés, tondus, propres, dépourvus de tout ce qui pouvait nous rattacher au passé. Ainsi, nous étions dignes d'entrer dans la communauté allemande. Il ne nous restait plus qu'à revêtir l'uniforme.

La distribution des 4 pièces -chemise, pantalon, veste et calot - s'effectue dans une grande salle pourvue de quatre guichets. Nous passons devant chacun d'eux et en suivant les règles du hasard le plus pur, nous sommes pourvus d'un habillement. Le résultat était assez pittoresque, vraiment indigne de la méthode allemande. Les chemises, en particulier, provenaient des dépouilles des convois antérieurs au nôtre. Elles étaient de toutes tailles, de toutes provenances, de toutes natures même car quelques chemises de femmes s'étaient glissées dans le stock. Les pantalons et les vestes étaient également de tailles variées... Aucune remarque, aucune protestation n'est admise. D'ailleurs le Français est incompris. Seules quatre langues sont utilisées : l'Allemand, le Polonais, le Tchèque et le Yiddisch. En sortant de ce magasin, nous formons une "colonne par cinq" et lorsqu'elle est assez longue, nous sommes emmenés vers nos baraquements. Il faut avouer que certains sourires sont ébauchés à nous voir ainsi accoutrés.... Cinq cents mètres de route et nous arrivons aux deux baraquements qui nous sont affectés.

b) L'attente.

Nous sommes installés dans deux anciennes écuries de la Wehrmacht, à raison de 1000 dans l'une et de 600 dans l'autre. La première est dans un état à peu près convenable. Une ou deux travées seulement sont inutilisables. La pluie qui tombe la moitié du temps est à peine absorbée par le sol. Mais la deuxième baraque est inutilisable au moins dans la moitié de sa surface. Pas la moindre installation intérieure. Pour dormir nous nous installons sur le sol plus ou moins humide, serrés les uns contre les autres. Nous pouvons tout fois à peu près nous allonger. J'ai comme oreiller un de mes sabots.

La nourriture comporte, comme dans tous les camps allemands vers 7 heures du matin, 300 à 400 grammes de pain et 1/2 litre d'un liquide noir baptisé café, vers midi un litre de soupe, ou plutôt de ragout de légumes chaud. Vers 17 heures, encore 1/2 litre de café toujours sans sucre mais chaud. Quelques difficultés matérielles : nous n'avons pas de couteau, pas de cuiller, or la ration de soupe est servie pour 4 détenus dans une sorte de grand saladier en faïence le partage équitable de la soupe s'avère difficile. Signalons également l'absence de mouchoir et de papier... Nous sommes conduits, deux fois par jour, à heures fixes, aux "Aborten." Ceux-ci utilisent une baraque entière et peuvent être utilisés simultanément par 600 détenus : 300 femmes d'un côté, 300 hommes de l'autre. Ils sont fréquemment lavés par un jet d'eau et s'ils sont dépourvus de toute cloison, ils sont propres. Ce dispositif me paraît être le triomphe de l'organisation allemande. A heures fixes, tous ensemble. Naturellement il est absolument interdit de sortir des baraques qui nous sont affectées. Seules les corvées régulières, en rang, peuvent circuler.

Les malades sont installés un peu à l'écart mais sans le moindre confort supplémentaire. Plusieurs ont la fièvre et nous inquiètent. Les médecins qui sont parmi nous ne peuvent que poser un diagnostic sommaire. Tout traitement est impossible, faute de médicaments. Un de nos camarades meurt. Son corps est mis dehors, à la porte de la baraque, tout raidi, lamentable, il restera exposé à la pluie qui tombe, pendant tout un jour, jusqu'à ce que la corvée quotidienne de cadavres l'emporte vers le four.....

Une difficulté curieuse mais importante se présente dès les premiers appels. Nous sommes commandés par des officiers polonais et les 1.600 hommes du convoi doivent être présentés aux SS pour l'appel 2 ou 3 fois par jour, en ligne sur 10 rangs. Nous sommes prévenus 10 minutes seulement avant l'heure. Les officiers polonais se précipitent alors dans les baraques hurlant des ordres en une langue inconnue, bousculant les uns, frappant les autres, injuriant en Français tout le monde. Naturellement les formations d'appel n'étaient pas réalisées en dix minutes et les SS impatients attendaient. Notre réputation d'indiscipline fondrière se précise de jour en jour et rien n'est plus mauvais en Allemagne qu'une telle réputation.....

; En face de notre logement se trouvaient de nombreux baraquements remplis les uns de femmes, les autres d'enfants, les autres d'hommes. Des corvées de travail en partaient chaque matin après l'appel, mais il restait encore beaucoup de détenus à leur intérieur avec interdiction d'en sortir. Après l'appel du soir, pendant une heure les familles se reconstituaient et père, mère et enfants se promenaient lentement. Quelles pensées pouvaient elles les hanter ?

De temps en temps, à peu près une fois par semaine, un SS faisait comparaître devant lui les détenus, hommes ou femmes entièrement dévêtus. Un signe et le détenu encore apte à fournir un peu de travail au Grand Reich est mis à droite, un autre signe et le détenu va grossir la file de gauche. Ceux-ci connaissaient leur sort ils savent que le lendemain un appel aura lieu, portant sur la totalité des détenus marqués pour le sacrifice, hommes, femmes, enfants. Ils se formeront en une longue et mince colonne et en chantant les vieux psaumes juifs ils se dirigeront vers la chambre à gaz.

Un de nos camarades a vu la scène suivante : Dans un long baraquement moins élevé que les autres, une colonne de détenus disparaît. Dehors, devant l'unique petite ouverture, un officier SS attend. Quelques minutes se passent. L'officier jette par l'ouverture quelques grenades et referme soigneusement les battants de la fenêtre. Des cris confus montent, diminuent, s'éteignent. L'officier regarde par l'ouverture puis, satisfait, s'éloigne. La mort est passée.

Il ne reste plus qu'à dépouiller les cadavres du peu qu'ils ont conservé : l'or de leurs dents réparées, et à les brûler au grand feu de bois qu'un ventilateur active sans cesse.

Auschwitz est organisé méthodiquement pour brûler environ 12.000 corps par jour, ce qui nécessite à peu près 1.200 stères de bois. Les corps entassés dans la longue chambre à gaz sont transportés par des wagons roulant sur une petite voie ferrée. Tout y est méthodiquement organisé à l'allemande ..... et pour que rien ne se perde, les os réduits en poussière vont fertiliser les plaines germaniques du Nord.....

### c) le départ.

La mise en route s'effectue aussi simplement que l'arrivée. Distribution de pain et de saucisse. Appel. Formation en colonne par cinq. Départ. Nous nous retournons après avoir franchi la porte d'entrée et nous revoyons les bâtiments bas et gris, les flammes rouges qui couronnent la cheminée et la fumée qui tournoie au dessus du camp

Nous r.passons devant les belles casernes SS, nous retrouvons le quai où nous avons débarqué. Appel rapide. Puis nous nous installons dans les wagons. Mais nous y trouvons un baquet rempli d'eau et les soldats convoyeurs appartiennent à la Wehrmacht Ils laissent les;portes ouvertes, installent familièrement leur barda et, comme tous les soldats inoccupés mangent. Ils coupent soigneusement leur pain en tartines, l'enduisent de matières variées le machant lentement et l'avalant sans mot dire, méthodiquement, germaniquement.

Eux non plus ne sont pas gais. Ils savent que le grand Reich a perdu la guerre et que la note à payer -en sang et en marks sera lourde.

Une petite journée de transport et nous arrivons à Buchenwald.

( A suivre )

Imprimeur et Gérant :

André M E T Z  
8, rue Vézelay  
PARIS VIII.